

NATHALIE
LONGEVIAL

Un tango pour Doro

ROMAN

le
Soir
Venu

*À tous ceux qui feront en sorte
que l'histoire ne bégaye plus.*

*À mes enfants et leurs cousins
À Dorotea et Crescencio*

*Aux familles Rodriguez, Martinez, Lopes,
Garcia, Gonzales, San Martin, Jimenez
et toutes les autres.*

Liste des personnages

La famille de Doro

Julio et Sabina : ses parents

Angústias : sa petite sœur

Otilia : sa sœur plus âgée, mariée à Jorge

Aurora : sa sœur aînée partie à Valence

Aurorín et Crescencia : ses filles

Tómas : son neveu, fils d'Otilia et Jorge

Féli : fille d'Otilia et Jorge, nièce de Doro

Dans la prison

Carmen, Núria, Rosario et Soledad : prisonnières de la cellule 22 B

Pilar, Constanza : surveillantes de la prison

Autour de Crescencio

Eugenio, Angel et Xavier : compagnons au départ de Cuenca

Manuel et Carmen : Manuel exfiltre les républicains et les accueille chez lui avec son épouse Carmen quand ils sont blessés

Milena : une milicienne, maîtresse de Crescencio

Jaime, Manolo, Alberto, Fermín et Horacio : espions républicains infiltrés chez les franquistes

Renée : une Française, sa maîtresse

Autour de l'autrice

Patrick: son mari

Corinne et Régis: les cousins germains de Patrick

Ghislaine: sœur aînée de Patrick

Luis Rodriguez: fils d'émigré espagnol, historien

Août 2020

C'était une journée ordinaire de juillet, et la sensation était revenue. Je la connais bien. Elle apparaît quand une idée de roman entre dans mon cerveau, et l'histoire avait commencé à prendre vie dans ma tête. Je tenais mes héros, les grandes lignes de l'aventure et quelques péripéties. Depuis plusieurs jours, elle tournait autour de moi comme une mouche têtue. À cet instant-là, j'ai su que j'allais écouter ce qu'elle avait à me dire. On était à l'endroit idéal pour que je le fasse. Pieds nus sur la terrasse en bois, je regardais les voiliers blancs qui croisaient au large et, augmentée par le calme de la Méditerranée et la chaleur écrasante du milieu d'après-midi, une sensation ouvrit la porte à une forme d'irréalité. Je voyais se dessiner sur l'eau calme les rues d'une ville espagnole inconnue, des ciels chargés de volutes noires, des carcasses de voiture et des chevaux qui tiraient des attelages mal en point. Partout : des femmes et des enfants en guenilles, hébétés, des façades abîmées et des rues défoncées.

J'ai pensé à la beauté qui m'entourait et à ma chance d'être ici, en Espagne, alors qu'à une autre époque, des milliers de personnes avaient dû quitter le pays en abandonnant tout, leur vie et leurs morts, et, pour beaucoup, n'avaient jamais refait le voyage à l'envers. Des milliers de personnes, dont Doro et Crescencio, les grands-parents de mon époux.

Il était déjà trop tard pour que je renonce à l'idée d'écrire cette histoire.

Je connais depuis toujours – le toujours de ma vie de couple – la légende familiale selon laquelle ma belle-mère est arrivée en France en 1947, à l'âge de dix ans, en hillons et ne parlant pas un mot de français, accompagnée de sa mère, Doro, et sa sœur, Aurorín. Pendant des années, je n'en ai pas été particulièrement émue. Ma propre vie me prenait pas mal de temps, mes enfants à élever et ma carrière à mener aussi. Et puis, elle-même n'en parlait que rarement et sa fratrie n'y faisait guère allusion. C'était leur histoire, pas la mienne. Pourtant, à l'été 2020, quelque chose s'est modifié. J'ai soudain éprouvé de la honte à avoir négligé le patrimoine émotionnel et psychogénéalogique lié à l'hispanité de mes enfants et à l'arrivée chaotique de leurs aïeux en France.

— Je voudrais écrire l'histoire de Pépé et Mémé, ai-je dit de but en blanc à mon mari Patrick.

— Tu ne connais rien de cette histoire, a-t-il répondu, pragmatique.

C'était vrai. Personne n'en parlait dans la famille, certainement pour ne pas transmettre leur souffrance. À l'époque, on pensait que taire les événements, c'était protéger les enfants. Se taire, c'était aussi oublier, et sans doute tourner la page. Ne pas en parler, c'était faire comme si ça n'avait pas existé.

— Ça pourrait être un roman. Un récit mixant ce que je pourrais glaner et ce que j'inventerais.

Voilà, le mot était lâché. Inventer. J'attendis que Patrick dise quelque chose, qu'il cherche à savoir quelle part de fiction j'allais injecter dans la vie de ses grands-parents, mais il resta silencieux.

Alors que je demandais son avis à Corinne, sa cousine, j'appris que son grand-père avait offert à son frère aîné, Régis, un recueil de poèmes. Quelques jours plus tard,

je reçus les dix-huit poèmes manuscrits et rédigés en espagnol. De son côté, ma belle-sœur, Ghislaine, m'a raconté une reconstitution hybride des faits : un mix entre ses souvenirs de petite fille qui avait entendu sa grand-mère les rapporter et des hypothèses personnelles, échafaudées à l'aune de ceux de sa propre mère. Ça parlait de prison, de spoliation, d'un arbre tordu sur une placette, d'un quartier de ruelles et d'escaliers, de coups de canif sur le ventre et autres tortures, de pain noir et de *churros*. Et surtout, elle m'a confié un grand cahier rouge et vert dans lequel Crescencio racontait de façon chronologique sa vie en une vingtaine de pages, brossait sa guerre et exprimait ses doutes. Associé aux poèmes, ce journal allait m'ouvrir les portes de l'intimité de mon héros, et les pages à petits carreaux remplies de l'écriture serrée de Pépé allaient devenir au fil de la rédaction, mon trésor de guerre.

J'ai connu Pépé entre 1984, année où je suis entrée dans la famille, et 1997, l'année de sa mort. C'était un homme replet, plutôt petit, au crâne dégarni, surmonté d'une longue mèche de cheveux jaunis par la fumée de sa pipe, sur laquelle il tirait en déambulant dans la maison occupée par une flopée d'enfants en bas âge. Il ne parlait pas beaucoup, mais le faisait avec un fort accent espagnol, un peu à la manière de Pablo Picasso. De lui, je retiens la phrase « la vie, c'est pas fait pour rigoler » qu'aujourd'hui encore, nous nous amusons à dire en cas de coup dur. Jamais je n'aurais imaginé qu'il puisse se raconter dans un journal intime ou des poèmes.

Au début, j'avais dans l'idée d'écrire une histoire totalement fictionnelle, basée sur les quelques dates que tout le monde connaissait dans la famille : le départ de Crescencio de sa ville, Cuenca, la première arrestation de Doro, celle du passage en France, et les souvenirs de Ghislaine.

UN TANGO POUR DORO

Maintenant, je ne pouvais plus ignorer les points d’ancrage que m’offrait Pépé grâce aux écrits dispersés entre les aînés de ses petits-enfants.

1

Crescencio

9 août 1936

Bouche ouverte, je tente de respirer pour faire refluer les images du pont de la Sierra qui m'assaillent et la nausée qui remonte dans ma gorge. Je revois les armes et le sang, persistance rétinienne malgré mes yeux grands ouverts qui fixent le mur blanc de notre chambre. Je suis assis sur le rebord du lit, le gros drap s'entortille à mes doigts. Je baisse les paupières et le pont est toujours là. Encore les armes. Le regard vide de l'homme d'Église. Son corps supplicié au milieu d'une flaque de sang. L'odeur ferreuse du liquide rouge sous le soleil implacable du mois d'août et les mouches qui commencent leur ballet en zigzag dans un bourdonnement entêtant. Je porte la main à ma bouche sous l'assaut d'un violent haut-le-cœur, et ce sont les cris des gars qui résonnent à mes oreilles. Leurs rires mauvais. Leurs mots insensés : « C'était lui ou nous. Faut leur montrer qu'ils ne nous font pas peur ! Qu'on en a dans le ventre ! » J'entends à nouveau les tirs de révolver, le son sourd de la hache qui s'abat sur des genoux. Tout me revient. Mon incompréhension. Et l'odeur de la chair brûlée.

De la sueur coule sur mon front, ma bouche est pâteuse, et mon cœur martèle mes côtes. Je m'approche

de la fenêtre et jette un regard furtif entre les volets, avant de reculer prestement. Ce n'est vraiment pas le moment de perdre le sang-froid qui m'a sorti du pétrin en bien des occasions.

Dans mon dos, face au mur où pendent ses bouquets de fleurs séchées et d'herbes aromatiques, ma femme dort, notre fille, Aurorín, blottie entre ses bras, ses jambes dorées par-dessus les draps froissés. Leurs longs cheveux se mélangent sur l'oreiller. Ils sont une végétation dense et brune qui dessine une forêt de contes de fées aux parfums de citron. Certains soirs, Doro s'amuse à tresser leurs deux chevelures en une énorme natte. Ça fait rire la petite d'être ainsi accrochée à sa mère qu'elle adore. Hier, Doro s'est abstenue.

— Pour que ma peine ne transite pas jusqu'à elle, m'a-t-elle expliqué, dans un souffle, son visage affublé du sourire triste et tremblant des mères inquiètes.

Je n'étais pas sûr que cela puisse être possible : la peine se transmet-elle de la sorte ? Par capillarité ? Est-il possible de l'attraper comme une maladie ? Un rhume des foins ? Mais je n'ai rien répondu et me suis éloigné. Elle m'a laissé à mon mutisme, sans exiger d'explications, sans pleurer ni crier. Elle est comme ça, Doro. On lui a inculqué l'abnégation, qu'elle manie avec maestria. Elle se soucie de ce qui se fait, en évitant autant que possible ce qui ne se fait pas. Elle multiplie les concessions faites à la tradition, dans ce pays qui veut que les femmes soient dociles et brûlent de l'intérieur. Bien qu'elle me doive sa nouvelle détresse, elle ne m'a rien reproché. Ni les danses que nous ne partagerons plus ni la légèreté de notre existence, pas plus que la vie douce que je lui avais promise. Quand elle m'a vu faire mon sac, elle a baissé les yeux et laissé échapper un petit cri aigu comme celui d'un oiseau tombé de sa branche avant

de poser sa main sur sa bouche. Des larmes ont roulé sur ses joues. Elles étaient pires que des plaintes. J'aurais voulu lui dire que c'était pour nous que je partais rejoindre la milice. Pour une vie meilleure. Pour vaincre l'injustice. Pour qu'on arrête de courber l'échine. Pour notre fille et les enfants que nous ferons. Pour qu'on arrête d'attendre que les promesses soient tenues, mais je suis demeuré muet.

Il est minuit passé. Il suffirait d'un regard à ma montre pour connaître le temps qu'il me reste, mais je ne m'y résous pas. En à peine quelques heures, ma vie a basculé : j'ai menti deux fois à la femme que j'aime et je m'apprête à le faire une troisième fois. En à peine une demi-journée, je suis devenu tout ce que je déteste. Un menteur doublé d'un idiot. Mais omettre, est-ce mentir ? Je voudrais croire qu'il s'agit encore de protéger ma famille.

Quand Doro s'est couchée, je me suis lové contre elle, ma main sagement posée sur sa hanche voluptueuse, ma chaleur contre la sienne. Et le désir m'a foudroyé. Il est tenace. Acharné. Infatigable. Surtout dans ces moments où j'entrevois la fragilité de la vie et le possible basculement d'une existence. De sa hanche, ma main a glissé vers son entrejambe. Dans un accord tacite, elle a écarté les cuisses et cambré les reins. Elle a posé ses lèvres contre ma bouche et sa langue s'est faufilée pour caresser la mienne. Elle avait le goût des amandes. Sans bruit, comme nous en avons l'habitude depuis la naissance de la petite, je l'ai pénétrée et j'ai plaqué mon corps au sien. Aucune pudeur n'a eu raison du besoin irrépressible de nous sentir en vie. De tourmenter nos corps. De marquer nos peaux respectives de nos ongles comme autant de marques d'appartenance à l'autre.

À la faveur du sommeil, c'est comme si des insectes invisibles avaient envahi ses paupières. J'ai piétiné ses rêves, ne restent que les cauchemars. Je veux retenir chaque trait de son visage, chaque courbe de son corps. Me souvenir de la profondeur de ses yeux, de la texture de ses cheveux, de leur parfum quand j'y glisse mon nez. Et déchiffrer ses pensées. Trouver des réponses aux questions que je n'ai pas osé lui poser : m'en veut-elle ? M'aime-t-elle encore ? M'aimera-t-elle toujours ? Quoi qu'elle apprenne ? Quoi qu'il advienne ?

À la fenêtre, l'aube commence à poindre dans des lueurs mauves, celles que je préfère entre toutes. Celles qui me font penser que tant de beauté est le signe que rien n'est jamais perdu. Les ombres mouvantes qui jouent avec ma raison se tatouent sur les murs de la pièce où les bouquets diffusent le même parfum entêtant que celui accroché aux cheveux de ma femme.

Depuis la rue, des sons me parviennent. Je guette un signe. Un coup frappé contre une porte ou le chant du rossignol. Je tends l'oreille. Le bruit d'une cavalcade, et mon cœur accélère. Un cri au loin, je me contracte. La peur a commencé la lente annexion de mes pensées. Mon cahier à spirale et un crayon de plomb déposés sur la table où Doro prépare ses mixtures attirent mon attention. Ils m'envoûtent et semblent bien décidés à me faire comprendre quelque chose. Mon corps pèse plusieurs tonnes et je me lève péniblement. Le plancher grince sous mes pas et la chaise que je tire fait un tel vacarme que je retiens ma respiration comme si, ce faisant, j'étais capable d'absorber les sons. Je saisis le crayon, taille la mine avec mon couteau, puis ma main s'élance sur le papier quadrillé. C'est un miracle auquel je ne suis pas encore habitué : celui des mots fixés à la feuille. « Seuls les hommes

cultivés sont libres», m'avait dit un instituteur alors que je manquais trop souvent l'école pour aider ma mère à nourrir la famille. Je ne savais ni lire ni écrire, pas plus que compter, mais subvenir aux besoins de ma famille et avoir le sentiment d'être un homme était suffisant. Ce n'est que plus tard que ses mots ont commencé à me hanter. Il avait raison, la liberté de penser passe par les mots.

J'ai appris à déchiffrer les syllabes et à former les lettres après mes journées de travail, dans des cours du soir organisés dans la salle du café du quartier par des étudiants anarchistes. Il me faut écrire pour ne pas oublier, parce qu'oublier, c'est pire que mourir. Il me faut écrire pour ordonner mes pensées et classer mes émotions. Écrire pour raconter ma version des faits, laisser une trace du chaos qui s'installe au cœur de ma patrie. Il me faut écrire comme d'autres hurlent dans mes nuits blanches, comme l'évêque sur le pont. Écrire comme d'autres pleurent. Il me faut écrire pour ne pas me résigner. Écrire et ne pas me taire. Je parviens maintenant à tenir un journal, mais surtout, à écrire de la poésie.

Mes doigts griffonnent un poème. Des mots légers qui parlent d'amour et d'avenir. Doro et moi pensions le nôtre tout tracé. Elle travaillerait à la boulangerie où je l'avais rencontrée, je continuerais à servir des *churros* les fins de semaine et, plus tard, quand nous aurions amassé suffisamment d'argent, je reprendrais la *tienda*¹ de charbon de mon patron. Nous aurions un fils et une fille, et une petite maison dans les *Tirados Altos*, le quartier où a grandi Doro. Pas trop loin de sa famille, chez qui elle pourrait aller aussi souvent qu'elle le voudrait. C'est important, la famille.

1. La boutique.

La mienne, c'est elle. Je n'ai plus qu'elle. Et la petite. Notre vie allait être belle : je le lui avais promis.

Je fixe le cahier. Les mots s'emmêlent. Mon écriture est malhabile, mais les phrases se bousculent et forment une ritournelle. Un tango pour Doro.

Au loin, le chant d'une chouette me parvient. J'arrache la feuille et l'abandonne sur la table. Je saisis le sac préparé à la hâte, dans lequel gisent quelques effets personnels, je roule le cahier et le glisse à l'intérieur de ma vareuse. Mes yeux caressent les formes allongées en un dernier regard. J'ai toujours pensé que la tragédie reviendrait frapper à ma porte, et Doro n'a rien pu faire contre.

En refermant la porte derrière moi, je me dédis pour la troisième fois en vingt-quatre heures. À ce rythme-là, ma parole ne vaudra plus un clou d'ici quelques jours, mais il est trop tard pour envisager une autre parade, Manuel m'attend. La liberté et la République aussi. À mon retour, j'offrirai ma bravoure à Doro.

Je pince mes lèvres et laisse échapper le sifflement reconnaissable d'une mésange. Tout le mauve du ciel a disparu.

« *No llores, Doro,*

No llores »

Un tango pour Doro, Crescencio Charfole²

2

Doro Octobre 1947

Elle avance péniblement dans le long couloir où s'entassent des paillasses. Elle s'appelle Dorotea, mais elle préfère que ses amis disent Doro, parce que Doro, c'est la petite fille qu'elle a été, la troisième sœur de la fratrie de quatre, c'est l'amoureuse éperdue. Dorotea, c'est l'autre, celle qui est enfermée ici, dans la prison de Cuenca, celle qui baisse la tête, qui a peur et qui ne comprend pas comment les choses ont pu dégénérer à ce point. Elle ne compte plus le nombre de ses incarcérations en neuf ans. Huit fois? Plus? Toujours pour trois mois et d'obscurés raisons.

De part et d'autre du corridor sombre, les portes des cellules sont ouvertes. On pourrait croire à des chambres, s'il n'y avait l'odeur pestilentielle, les corps enchevêtrés, les râles et les plaintes.

Deux hommes l'encadrent et la soutiennent. Par la meurtrière, la lune éclaire faiblement le bâtiment, et si Doro

2. Les épigraphes placées au début des chapitres concernant Doro sont toutes issues d'un poème écrit en 1943 par Crescencio Charfole et intitulé *Un tango pour Doro*.

levait la tête, elle verrait deux étoiles briller côte à côte ; alors elle sourirait. La nuit, devant la maison, elle aime regarder le ciel et les constellations dont elle voudrait apprendre les noms. Là, le calme l'envahit, et elle s'émerveille de cet agencement dont elle ne sait rien, mais ce soir, l'exercice est trop difficile. Son menton cogne contre sa poitrine et sa tête dodeline comme celle d'une poupée démantibulée. Dans le passage faiblement éclairé, l'avancée est laborieuse : il faut enjamber les corps avachis, éviter de marcher sur l'un d'entre eux et trouver suffisamment d'espace où poser ses pieds. Elle compte ses pas. Un. Elle n'est plus très sûre de connaître le mécanisme de la marche. Deux. Mettre un pied devant l'autre, regarder au loin et se lancer, comme elle l'a appris à ses filles. Non, elle ne sait plus marcher, les hommes la traînent plus qu'ils ne la soutiennent. Trois. Le rythme est haché. Ses pieds s'emmêlent et refusent de lui obéir. Quatre. Ils dessinent un enchevêtrement de lignes dans la poussière. Des arabesques sans queue ni tête. Une démarche de ballerine ivre en large robe grise. Ses yeux se cognent aux murs qui voudraient l'étouffer. Comme dans un rêve, ils se rapprochent et son cœur accélère. Le bout de ses chaussures est grignoté par le ciment. Cinq. L'un des hommes balance un coup de pied dans la porte en fer d'une cellule, la 22 B de la première division, et dans un même geste, les deux hommes la lâchent. Elle est propulsée en avant. Ses jambes ne la tiennent plus et elle s'affaisse. Six. Sa jupe forme une corolle grise tout autour d'elle. Vu d'en haut, ça doit faire un joli tableau. Sept.

— Doro ! Les filles, Doro est rentrée. Enfin..., s'écrie Carmen.

Cela fait trois jours qu'elle attend le retour de la prisonnière et qu'elle imagine la pire des issues à cette énième descente au mitard. Combien de fois Doro devra-t-elle

encore souffrir? Carmen se jette sur elle et prend sa tête entre ses mains. Ses yeux sont bouffis et ses traits ravagés. Ils n'ont rien à voir avec ceux de la jolie jeune femme rencontrée à Madrid il y a si peu de temps. Le ventre de Carmen se crispe quand elle y repense, parce qu'y penser, c'est aussi penser à son fils Rafaël qui court dans le couloir de l'appartement, à Manuel qui veillait sur elle et sur son ventre gonflé de leur deuxième enfant. Elle ravale vaillamment ses souvenirs et, avec eux, l'idée que s'il n'y avait pas eu la guerre, elles ne se seraient jamais rencontrées.

Carmen évalue les dégâts: le visage tuméfié de Doro, quinze jours; la lèvre fendue, six; pour ses doigts abîmés, elle ne sait que penser. Ils resteront douloureux bien après la repousse des ongles. Ses genoux sont très entamés, ils ont dû utiliser du gros sel cette fois-ci plutôt que des pois chiches, elle passe un bout de sa jupe sur les blessures. Des mots incompréhensibles s'échappent des lèvres de Doro. D'un geste maternel, Carmen l'allonge sur ses cuisses, elle place sa tête tout contre la chaleur de son ventre et attrape le linge humide tendu par Rosario.

— Là, là, ça va aller, Doro, murmure-t-elle.

— Je vais mourir?

La voix est pâteuse et si basse que l'on doit tendre l'oreille pour comprendre la question.

— Non, Doro, non, tu ne vas pas mourir.

— Maman, c'est toi?

— Non, c'est moi, c'est Carmen.

Carmen ressent un souffle dans son ventre. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas appelé sa mère à son secours? Appelle-t-on encore sa mère à son âge? Trente-cinq ans, c'est déjà si vieux, et l'espace d'un instant, Carmen oublie que Doro a pratiquement le même âge. Elle retrouve pour sa compagne les gestes doux et apaisants

qu'elle avait pour Rafaël. Depuis combien de temps ne l'a-t-on pas appelée maman ?

Avec un mouchoir qu'elle tire de sa poche et sur lequel s'élancent trois initiales brodées au fil rouge, elle nettoie le visage et le cou de la jeune femme. D'une main douce et néanmoins avertie, elle déroule un à un les doigts que la jeune femme garde serrés dans ses poings et les pose à plat sur son corsage. Elle passe un linge sur la poitrine de la blessée, que le froid fait tressaillir. C'est une bonne nouvelle, elle n'est pas tout à fait morte.

Le corps meurtri de Doro lui fait mal en de multiples endroits. Elle pousse un gémissement et porte ses mains à son ventre.

Endormies contre les murs de la cellule, les filles ouvrent les yeux en marmottant. Elles s'étirent et frottent leurs paupières, de leur bouche s'échappent de petits nuages de vapeur, on entend des articulations claquer. Elles plissent les yeux et attendent quelques instants qu'ils s'habituent à la pénombre et que les deux femmes ne forment plus une seule masse grisâtre.

Avec des gestes d'une extrême prudence, Carmen soulève le corsage de Doro et descend la jupe de toile bas sur son ventre. Ses yeux s'arrondissent, et Núria, depuis le fond de la cellule, étouffe un cri. Carmen braque un regard noir sur elle pour lui intimer le silence, puis ébauche un pauvre sourire : Núria est si jeune encore, presque une enfant. Pourtant, il ne faut pas effrayer Doro sur son état ni attirer les surveillantes dans la 22 B. Alors, Núria se plaque contre le mur, elle se recroqueville sur sa paille faite d'une couverture miteuse pliée en trois. Elle mord sa langue, le goût du sang se répand dans sa bouche, et elle ferme les yeux.

Ce que l'on dit au sujet des souvenirs, qu'ils jaillissent du fond de notre mémoire et que toute notre vie défile devant nos yeux à l'instant précis où la mort s'immisce, tout ça, c'est vrai. Doro l'a vécu. Elle a vu la lumière s'approcher, elle a senti l'odeur âcre de la mort et son souffle l'envelopper. C'était le bon jour pour trouver la paix. Voilà, c'est ça, elle allait partir, se laisser glisser, elle était prête, depuis le temps qu'elle attendait. Elle avait bien le droit au repos elle aussi. Ça fait si longtemps qu'elle ne comprend plus rien à ce qui régit les hommes. Mais un sursaut de vie l'a arrachée à la tentation de la mort. Un souvenir plus fort que les autres, le parfum d'une enfant, la douceur de sa peau contre son sein ? Deux yeux bleus plongés dans les siens, le sexe d'un homme entre ses doigts ? Le mauve des matins ou le chant d'une mésange ? Ses souvenirs sont arrivés dans le désordre, et une fois la brèche ouverte, ils ont poursuivi leur incursion dans sa réalité et l'ont tirée de là. Ils ont chahuté et l'ont ramenée du côté de la vie mais aussi de la peur. De la douleur.

Elle tressaille dans son sommeil, et Carmen tremble en la regardant. Cette fois-ci, elle ne s'en sortira pas. C'est certain. Même si Doro l'a étonnée plus d'une fois, même si elle s'est toujours remise des multiples coups du sort, à commencer par le premier, dont elle a été le témoin, comment pourrait-elle se relever de tous les sévices que les gardes s'obstinent à lui faire vivre emprisonnement après emprisonnement ?

On croit à tort que c'est le corps qui souffre le plus, mais les cicatrices finissent toujours par cautériser et se refermer. Les hématomes finissent par disparaître. Le pire, c'est quand l'insouciance et la joie quittent les femmes, qu'un vide abyssal s'empare de l'endroit où se nichent l'espoir et leurs rêves.

3

Doro Octobre 1947

À l'origine, les cellules comportaient deux lits, une Armoire à un battant, une chaise et une table. Il n'y a plus ni lit ni armoire, la chaise et la table ont disparu. Il ne reste que des couvertures rapiécées, empilées et nauséabondes que les familles font parvenir aux prisonnières. Avec la multiplication des arrestations, la prison regorge de prisonnières, les couloirs sont devenus des dortoirs, et les cinq filles de la 22 B s'estiment heureuses d'avoir une pièce à partager plutôt qu'un palier ou un bout d'escalier. Elles ont appris à dormir le corps replié sur les quelques centimètres carrés des maigres tissus humides qui les gardent du sol poisseux. Elles posent leur tête contre le ventre d'une autre prisonnière. Elles dorment en tas, comme des enfants, pour se réchauffer.

Elles sont des centaines de détenues anonymes, incarcérées dans la prison de Cuenca³. Il y a celles qui ont fait du marché noir pour nourrir leur famille, celles qui ne sont pas allées à l'église, qui n'ont pas baissé les yeux face à l'autorité, celles qui paient pour leur mari, leur père ou

3. Ville située au sud-est de Madrid, communauté de Castilla-La Mancha.

leur frère, enfuis ou morts, des Rouges⁴. Elles sont enfermées parce qu'il faut un responsable. Elles sont là parce qu'elles n'ont pas renoncé aux promesses qui leur ont été faites.

Accroché sur les hauteurs de la ville vieille, l'édifice est un long parallélogramme aux pierres dorées, percé de fenêtres rares, hautes et étroites. Devant l'entrée, une placette bordée d'un muret sépare la prison de la route. Le bâtiment est idéalement situé entre la rivière Huecar et le fleuve Júcar, emblématiques de la ville. Tout autour se trouvent les plus beaux points de vue sur la vallée qui s'étend en contrebas. C'est à quelques kilomètres de là que Doro ramasse ses plantes depuis son adolescence. Le sol y est aride, mais généreux pour qui sait ce qu'il cherche. C'est là qu'elle récolte le thym, la lavande, le romarin, l'immortelle, la sauge ou la sarriette des montagnes dont elle connaît chacun des pouvoirs. C'est là, sur une pierre plate, qu'elle a laissé un homme la toucher pour la première fois.

Les cellules sentent les odeurs corporelles, les relents de transpiration acide augmentés par l'absence d'eau pour se laver, mais on finit toujours par s'habituer aux odeurs, le pire, c'est l'humidité. Elle croque les extrémités et tenaille les gorges. Au réveil, les corps cassés par la nuit mettent plusieurs longues minutes à se dérouiller. Les jointures craquent. Les femmes se comptent et attendent que la dernière d'entre elles ouvre les yeux. Parfois, elle ne le fait pas, et sera remplacée dans la journée par une nouvelle. La chaleur de l'été n'est pas préférable. Le soleil cogne fort contre les hauts murs où espérer un courant d'air

4. Les « Rouges », appellation qui rassemble les opposants au régime franquiste.

est aussi chimérique qu'espérer une grâce du *Caudillo*⁵. La température dans le bâtiment frôle les quarante-cinq degrés et est amplifiée par la promiscuité. La chaleur les laisse suffocantes. La soif intense les submerge, leur langue gonfle dans leur bouche sèche, leur regard se perd derrière un voile terne et leurs yeux disparaissent au fond de leurs cavités. Il n'y a que le printemps et les quelques semaines du début de l'automne qui leur offrent du répit. Pour garder la notion du temps, elles tracent des bâtonnets sur les murs, parce que les mois ne passent plus au rythme des menstruations qui s'effacent au fur et à mesure de l'incarcération. Même les plus jeunes n'ont plus leurs règles. Il suffit de quelques mois, parfois quelques semaines. Heureusement, pensent-elles.

Si la journée demeure difficile, la nuit est atroce, et qu'importe la saison, parce que la nuit, elles attendent leur tour. Elles dorment d'un œil et d'une oreille. Elles guettent la plus minime modification : un son, une lumière qui avance ou une ombre qui fuit, une odeur qui s'infiltre, un frisson qui les parcourt. Elles se tiennent prêtes à ce qu'une clé fouille dans la serrure, à ce qu'une gardienne ou un soldat entre et leur intime l'ordre de se lever et de les suivre. C'est la nuit qu'ils viennent chercher celles qui seront fusillées au petit matin, après une décision prise dans un simulacre de procès.

L'hiver dernier, ces cinq femmes ne se connaissaient pas. Aujourd'hui, elles sont de la même famille. Une famille instinctive qui n'exige ni mots ni confidences en échange de la confiance qu'elles savent pouvoir s'accorder. Elles ne cherchent pas à savoir les raisons pour lesquelles elles sont ici, le plus souvent, il n'y en a aucune. Il en va d'une

5. « Le meneur ». Surnom donné à Francisco Franco.

histoire de marché noir, de tracts subversifs, d'une activité clandestine ou d'une vérité qu'elles ne peuvent plus taire. Il y a ici autant de femmes que de destins.

Rosario attache ses cheveux et aide Carmen à nettoyer les blessures de Doro. Elle inspecte les plaies à son tour. Son ventre a été tailladé en plusieurs endroits. Les chairs sont distendues et mettront du temps avant de se ressouder entre elles, qui plus est ici, où elles n'ont rien pour cautériser les plaies et où l'hygiène n'est qu'une chimère. Le sang a fini de couler et forme de petites croûtes sur la peau blanche.

— Vous avez besoin de quoi ? demande une voix depuis l'encoignure de la porte.

Les deux femmes sursautent et se retournent vivement, le cœur battant à tout rompre. Tout aux soins prodigués à Doro, elles n'ont pas entendu la surveillante arriver, et Pilar les observe, accoudée au mur. Un soupir de soulagement s'échappe des lèvres de Carmen.

— Du désinfectant et des linges propres, et aussi des cachets contre la fièvre, si tu en as, murmure-t-elle.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Doro ouvre les yeux, et soudain, elle se souvient où elle se trouve et laisse jaillir un gémissement. Une longue plainte que Carmen tente d'étouffer. Elle la serre contre elle et reprend le balancement de son corps, d'avant en arrière, comme on berce un enfant. Ici, le maître-mot est de ne pas se faire remarquer. Jamais. Sous aucun prétexte. Mais dans sa douleur, Doro l'a oublié.

— Tu sais, ils veulent toujours la même chose, mais je n'ai rien dit, souffle-t-elle.

— Je sais, Doro, je sais, répond Carmen en caressant ses cheveux coupés ras.

— Ils ont la rancune tenace ! siffle Rosario à son tour.

À peine un filet de voix. Ici, les femmes ont appris à parler à voix basse parce que les murs ont des oreilles. Au début de leur incarcération, ce n'était pas facile. Il faut trouver la juste intonation, taire l'envie d'expliquer, de se justifier et étouffer la rébellion, mais elles finissent toutes par s'habituer. Même la belle Rosario, peu familiarisée, par sa naissance, à faire profil bas. Même elle, qui aime rire et parler fort, s'y est faite.

— Ils peuvent bien me faire ce qu'ils veulent, disait-elle avec force au début, les poings sur les hanches, le regard fier, le torse bombé, ses longs cheveux battant ses reins. Ils peuvent bien faire ce qu'ils veulent, je ne baisserai pas les yeux devant eux.

Elle s'est résignée quand elle a compris que si elle parlait trop fort, si elle la ramenait, comme disent les surveillantes, ce n'était pas sur elle que le courroux des tortionnaires s'abattrait, c'était toute sa division qui serait punie. Rosario, comme tous ceux qui n'ont pas éprouvé la douleur dans leur chair, se croit capable d'endurer beaucoup de choses, mais pas la tristesse ni le calvaire de ses amies qu'elle voit s'affaiblir jour après jour, brimade après brimade. Alors, elle aussi a appris à faire comme les autres. Elle laisse courir des rires silencieux dans ses pupilles élargies, elle éteint la vie partout ailleurs.

Doro s'en fiche d'avoir à parler à voix basse, parce qu'elle n'a rien à dire. Elle n'a pas d'avis sur grand-chose, pas même sur ce qu'il se passe en Espagne. Elle n'a jamais rien compris à la guerre. Ni comment tout a commencé. Ni même si ça s'est terminé. Elle ne connaît rien aux batailles qui ont réduit le pays à la désolation. Elle a cru que les méchants seraient punis, c'est toujours ce qu'il se passe dans les histoires qu'elle raconte aux enfants, mais ils sont devenus les vainqueurs. Ceux de son camp ont

été tués par milliers, vaincus dans des dizaines de batailles dont personne ne se souvient du nom, du nord au sud et d'est en ouest. Parfois, pas besoin de bataille pour que femmes et hommes de tous âges soient fusillés sur le bord des routes ou contre les murs des cimetières, au fond des impasses ou sur des places de villages.

La guerre est terminée depuis huit ans, mais les arrestations arbitraires se poursuivent, les hommes continuent à tomber et on continue à enfermer les femmes.

Avoir triomphé n'est pas suffisant, les vainqueurs s'emploient à une autre mission : écraser consciencieusement tous ceux qui sont contre eux. Ils exterminent jeunes ou vieux, hommes ou femmes, citadins ou campagnards, républicains, socialistes, communistes ou anarchistes : tous ceux qui sont contre et font entendre leur voix. Il faut purifier le pays. Pour les nationalistes, il s'agit aussi de réécrire l'histoire : que les années triomphales se succèdent les unes aux autres et que les années victorieuses écrasent la racaille rouge. Dans une Espagne déchirée entre deux camps, où les vainqueurs font régner la terreur, on rassemble les perdants sous une seule et même appellation : *los Rojos*. Être *Rojo*, c'est une gangrène qui s'étend aux épouses des combattants républicains, à leurs parents ou à leurs enfants, et même s'ils n'ont rien fait, même s'ils n'ont pas toujours été d'accord avec eux, ils n'en restent pas moins coupables. Un héritage qui leur vaut des arrestations arbitraires et des jugements hâtifs, tortures et raclées, parce qu'un Rouge est toujours coupable : de ce qu'il a fait, de ce qu'il a pensé faire, de ce qu'il n'a pas fait, de ce qu'il aurait pu faire, de ce qu'il pourrait faire.

Crescencio, le mari de Doro, était un jeune homme comme les autres, peut-être un peu plus idéaliste, et ça

avait plu à la jeune femme. Il avait pris sa carte à la CNT⁶ parce qu'à vingt ans, il voulait changer le monde : combattre les déséquilibres sociaux et intellectuels, créer un monde plus égalitaire et plus libre, où la culture et la richesse seraient justement réparties entre les hommes et les femmes. Il avait sauté à pieds joints dans la politique et s'était engagé à sauver sa République. Maintenant, Doro est l'épouse d'un Rouge, une Rouge elle aussi.

Dans la 22 B, c'est Carmen qui s'y connaît le mieux en politique. Elle a dit qu'au commencement, il n'y avait même pas de guerre d'Espagne.

— La guerre ? Ce n'est qu'une invention des putschistes, c'est tout. Ils ont prétendu enrayer une révolution imminente et réduire un possible désordre. Mais quelle révolution ? Quel désordre ? Le gouvernement du *Frente Popular* avait été élu démocratiquement, non ? En disant ça, ils ont fait peur à tout le monde et ils ont ouvert la voie à la guerre. Ils ont semé la terreur, la mort et le chaos. Ils nous ont écrasés pour assurer leur pouvoir et faire stagner l'Espagne au Moyen Âge. Nous faire stagner au Moyen Âge, et maintenant ? Maintenant... ?

Au début, ils étaient du bon côté, même le père de Doro y croyait.

— Ça y est, ça y est, les choses vont changer, avait-il dit avec joie un jour, en rentrant d'un de ses voyages. On le voit partout. Dans tout le pays, les gens commencent à bouger. Ils se rebellent, ils en ont plus qu'assez. Dans les Asturies, les ouvriers font grève. Les choses vont s'arranger pour nous et aussi pour les paysans, les ouvriers, tout le monde. Vous verrez ce que je vous dis.

6. Confédération nationale des travailleurs. Prononcer « cénété ». Syndicat anarchiste, principal syndicat en Espagne à cette époque.

Doro y avait cru, parce qu'elle est comme ça ; dans la vie, elle s'en remet aux hommes. Et puis tout cet espoir chez tous ces gens, c'était tellement nouveau. Quand elle l'entendait vibrer dans la voix de son père, des frissons lui parcouraient l'échine. Quand elle le voyait briller dans les yeux de Crescencio, son corps entier s'enflammait. Quand elle l'entendait tonner dans les rues et qu'il se déguisait en chansons et en danses, c'est elle qui virevoltait. Pendant cette période, son cœur avait battu plus fort parce qu'il y avait la joie qui accompagnait l'espoir et l'allégresse pétillait dans l'air.

Maintenant, Doro ne comprend plus rien à la politique.

— Est-ce que ça vaut encore le coup de se battre ? a-t-elle pris l'habitude de demander à Carmen.

— Il faudrait toujours avoir le courage d'essayer, lui répond inlassablement la femme, parce que tant qu'il y a de l'espoir, il y a de la vie.

Aujourd'hui, Doro n'a plus de courage, le courage, ça fait trop mal.

Depuis sa paillasse, Núria regarde Carmen et Rosario s'affairer autour de Doro. La douleur, le sang, elle n'en peut plus. Avant son arrestation, elle accueillait les patients au cabinet du docteur Ramirez. Elle faisait le ménage, et parfois, elle l'assistait dans ses consultations, mais maintenant, la simple vue d'un hématome lui donne la nausée, parce que par-dessus la douleur et le sang, il y a la peur qu'elle lit dans les yeux des blessés. Aujourd'hui, la peur l'a contaminée et la saisit à n'importe quel moment : le jour, la nuit, quand il fait beau ou pas. Partout : dans le couloir, à l'atelier, au parloir, dans la cour. C'est une peur protéiforme, inconstante et rampante, nouvelle et ancienne à la fois. Elle enlace les femmes et aspire la gaieté et l'espoir. Elle se faufile

en elles : elle est tapie dans les rétines, elle circule dans les veines, elle bat dans la cage thoracique. C'est sa peur à elle, et celle de toutes les autres prisonnières en même temps. C'est aussi celle de ceux qui sont dehors. La peur aurait dû s'arrêter avec la fin de la guerre, le 1^{er} avril 1939. Mais non, non, la peur est encore là. Elle est une armée de fourmis grouillantes dans le ventre des femmes. Huit ans après, elle a pris la place des larmes que les prisonnières ne versent plus. Elle est dans les yeux fuyants de leurs visiteurs les jours de parloir. Núria sait que derrière les paupières mi-closes de Doro, elle est là, prête à lui sauter au visage ; alors elle reste à l'écart parce que la peur étoupe sa jeunesse. Núria a l'âge des amourettes, des sourires timides, des caresses furtives et des baisers volés. Elle a celui de l'insouciance et des princes charmants. Pourtant, elle est pareille à toutes les jeunes filles qui ont grandi avec la guerre : résignée.

Dans le couloir, le son de pas leur parvient. Les prisonnières cherchent à se donner une contenance et font mine de ne pas s'inquiéter, parce que s'inquiéter ici, c'est donner la possibilité aux gardiennes d'avoir un ascendant sur elles. Faire semblant de ne pas s'inquiéter, ce n'est pas grand-chose, mais pour elles, c'est déjà beaucoup. Rosario fredonne une chanson d'amour et Núria se cache derrière le dos plantureux de Soledad et inspecte sa chevelure. Soledad, c'est la cinquième. La plus ancienne des détenues de la 22 B. Les filles l'appellent Sole, un diminutif affectueux pour celle dont elles ignorent tout et qui sait tout sur tout le monde.

— J'ai trouvé ça. J'ai rien de mieux à vous proposer. Et pas un mot, annonce tout bas Pilar, la surveillante, en se mettant à hauteur du groupe de femmes.

Elle ouvre sa main et fait rouler dans celle de Carmen quatre cachets blancs.

— Un maintenant, un ce soir, et les deux autres demain, dit-elle avant de modifier le ton de sa voix pour donner le change aux autres surveillantes. Taisez-vous, je ne veux plus entendre un seul mot!

Elle claque ses talons et le son se répercute dans la prison obscure. Carmen et Rosario la regardent un instant en silence. Leurs yeux crient le merci que leurs lèvres ne peuvent prononcer. La surveillante fait demi-tour et rejoint son poste, l'image des paupières boursoufflées et des plaies de Doro fichée dans la tête.

4

Crescencio

Août 1936

La sueur coule à grosses gouttes sur mon front, j'ai un goût de terre au fond de la gorge et les battements de mon cœur résonnent dans mon crâne. Je regarde mes compagnons. Planqués sous la bâche à l'arrière du camion qui nous conduit à Madrid, on étouffe. Lequel des trois a eu l'idée du coup d'éclat d'hier ? Ça ne peut pas être Xavier, dont la mesure et la sagesse sont légendaires, et les deux autres ne m'ont jamais donné l'impression d'être à ce point véhéments. Sont-ce les bières fraîches ? L'effet de groupe ? Ou bien l'espoir qui fait se lever les hommes et briller les yeux des femmes ?

Manuel, dépêché par la section pour nous exfiltrer, est assis à l'avant près du conducteur, Serafin. Je mesure les risques qu'ils prennent pour nous sortir du borbier dans lequel nous nous sommes mis. Serafin fait le trajet chaque semaine de Cuenca à Madrid ou de Cuenca à Valence et retour. Il transporte bidons d'huile d'olive ou sacs d'oranges, farine ou tomates, dans un sens ou dans l'autre. Il dit qu'il pourrait faire la route les yeux fermés et qu'il connaît le moindre trou dans le bitume. Dans l'immédiat, je prie pour qu'il les garde bien ouverts. L'engin file aussi rapidement que son chauffeur est capable de

le conduire pour mettre le plus d'espace possible entre Cuenca et nous.

Un coup de volant, et mon corps roule contre celui de mes compères. Un nid de poule, et je suis projeté contre les bidons d'huile entre lesquels nous sommes cachés. Je redoute un coup de frein et l'arrêt brutal du camion, qui signerait à tous les coups notre arrêt de mort. J'ai promis à Doro de rester en vie. Une promesse de plus, après celle prononcée le jour de mes noces de toujours être là pour elle et de ne jamais la tromper. Un hoquet me cueille : rester en vie, comme si cela ne tenait qu'à moi !

Dans la vie, il y a ce qu'on veut et ce qu'on doit. J'ai choisi la deuxième option : la loyauté envers les gars. Et puis, il y a mon engagement pour une cause que je sais juste. Tout quitter, à commencer par ma femme et notre fille, me paraît pourtant un tribut bien lourd à porter. Leur image s'imprime douloureusement sous mes paupières. Le souffle haché et le cœur battant, je glisse une main à l'intérieur de ma vareuse et vérifie que le cahier à spirale que j'y ai rangé avant de prendre la route y est toujours. Je l'ai trouvé au sol, il y a longtemps, alors que je ne savais pas encore écrire. Il a été le déclencheur. Il est devenu toute ma vie : grâce à lui, je peux raconter, dire et expliquer. Les paroles font long feu dans les mouvances historiques, mais les écrits resteront. Il le faut.

Sur les lignes bleues, j'ai commencé à écrire qui je suis. Les copains se foutent de moi. Ils m'appellent « l'écrivain », parfois « le poète », et entre leurs lèvres, ce n'est pas une flatterie. C'est vrai que j'aime les jolis mots et les belles images, mais Eugenio trouve que je les trahis à m'exposer ainsi. « L'intello », qu'il m'appelle, avec tout le dégoût dont il est capable. À la section, quand il me voyait faire, il a plusieurs fois essayé de m'en empêcher.

— Quoi? Ta vie est tellement plus importante que la nôtre que tu veux en faire un livre?

— Pas du tout! Je ne veux pas écrire un livre! je me défendais. Je veux raconter notre vie et nos combats. Il faut que les gens sachent pourquoi on se bat! Pourquoi on fait tout ça. Si on n'en parle pas, rien de tout ce qu'on va vivre ne sera vrai.

Je suis intimement persuadé que les actes seuls ne suffisent pas. Il faut des mots pour les porter, les expliquer, les faire voyager.

— Y a que ceux de l'autre camp qui savent lire, à quoi tu crois que ça va nous servir? répliquait Eugenio, maussade.

Il ne comprend pas davantage aujourd'hui. Les autres non plus. Est-ce se renier que de vouloir s'inventer autre? N'y a-t-il pas une forme de panache à s'élever? Ne pas savoir lire n'est pas un problème pour eux; pour moi, si, ça a toujours été une honte. Pour le gouvernement, c'était une façon de nous rabaisser et de nous contraindre à la misère. Savoir lire et écrire, c'est s'en sortir. Devenir quelqu'un d'autre. Plus fort. Plus écouté. Je veux devenir celui que je suis tout au fond de moi, mais que je suis le seul à connaître. Et pour ça, il n'y a pas cinquante façons de faire. La guerre en est peut-être une, mais savoir lire et écrire, c'est sûr. Quand je servais *el chocolate con churros*, je répétais dans ma tête: «Je sais écrire, je sais lire», et j'étais fier. Ce secret réchauffait mon cœur, persuadé que ma vraie vie se cachait dans les quelques mots mal accordés dont je noircissais des pages.

Le cahier contre ma poitrine, je regarde les gars. Ils sont devenus mon autre famille. Nos ressemblances ne se nichent pas dans la forme d'un nez, le dessin d'une bouche ou la couleur des cheveux. En quinze jours de combats,

on est devenus comme les cinq doigts de la même main, différents les uns des autres et pourtant intimement liés. Je suis ce que l'on peut considérer comme leur meneur. C'est venu petit à petit, même si je n'ai aucune breloque accrochée à mon revers et qu'il est hors de question que j'en porte. Je n'aime pas plus ces simagrées que la hiérarchie qui définit un ordre parmi les hommes.

La fougue joyeuse d'Eugenio et Manuel se transmet à Xavier et moi comme un souffle. L'espérance revient. On va la gagner, cette guerre qui ne porte pas encore de nom. Cette fausse guerre qui fait combattre les hommes d'un même pays les uns contre les autres, et qu'on nous oblige à faire.

— On va la gagner, cette foutue guerre, s'exalte Angel comme s'il avait entendu mes pensées.

Angel est encore un gamin. Un visage anguleux que des sourcils épais et broussailleux vieillissent prématurément. Il a la silhouette dégingandée d'un gamin grandi trop vite, les cheveux trop longs dans le cou et trois poils au-dessus de sa lèvre supérieure. Je l'aime bien ce gosse, et pas seulement parce qu'il m'idolâtre. Il a du cran, il a pris la place de son père, trop âgé pour combattre au front. Un rictus continuellement triste est collé à ses lèvres ; alors, sans doute pour voir apparaître une esquisse de sourire, je réponds en lui lançant une bourrade :

— Il n'y a aucune raison de la perdre, *hijo*. Non, aucune.

Un sourire fugace s'étire sur son visage. Je l'attrape et frotte mon poing sur son crâne.

On va la gagner, cette guerre, parce qu'on a la jeunesse et que l'autre camp n'a que la tradition. On a eu la victoire aux élections, ils ont la peur de la nouveauté. On a la loyauté, ils ont la trahison. Ils tiennent la justice, la culture

et la richesse. Ils ne jurent que par l'Espagne éternelle, comme ils disent, alors qu'on tient le futur entre nos mains. Ils veulent le Moyen Âge, nous ferons entrer le pays dans la modernité grâce à nos réformes.

— Il est impensable de les laisser reprendre notre liberté sans rien faire. Il faut défendre la République et le Front populaire. Défendre l'avenir du pays. Si on ne le fait pas maintenant, rien ne changera jamais. On restera toujours des moins que rien. Des sous-merdes. Les récentes petites avancées sociales voleront en éclat et disparaîtront à jamais, j'ajoute. Oui, on va la gagner, cette putain de guerre !

Je sens l'ambition tapie au fond de moi se réveiller doucement. C'est comme des ailes de papillon qui frotteraient mes côtes pour pouvoir s'évader.

— On ne peut pas laisser passer notre chance. On n'a pas le temps. C'est toute l'Espagne qui n'a plus de temps à perdre. Et, qui sait, il n'y en aura peut-être plus jamais d'autre chance renchérit Xavier.

Il est maçon, il mesure et calcule. Construire, ça le connaît, alors quand il voit tous ces bâtiments déjà tombés dès les premiers jours de combat, ça l'écœure. Moi, j'envie ses muscles, ses mains calleuses, son teint tanné par le soleil, et son regard noir et perçant qui lui donne un air de vieux sage, alors qu'avec ma peau claire et mes yeux bleus, je ressemble à un Anglais.

Nous sommes grisés par l'aventure que nous vivons depuis deux semaines. L'enthousiasme collectif fait bien son travail. Il nous empêche de penser à ceux que nous avons abandonnés. Il nous fait croire que nous ne partons que pour quelques jours. À peine un mois. Il nous travestit en héros libérateurs auréolés de gloire que nous serons à notre retour. J'ignore encore le retentissement

que nos rêves d'actions symboliques auront sur notre vie. Je ne leur dirai pas que celle d'hier était une erreur et que notre vie en sera à jamais entachée. Je fais le serment de ne pas le leur reprocher. On savait que notre vie allait être bouleversée. À nous maintenant de faire en sorte que ce soit dans le bon sens ! Nous ne sommes pas à l'origine du conflit et nous en viendrons à bout. On ne nous a pas laissé le choix. La justice reprendra ses droits. Il n'y a pas d'autre issue.

Hier soir, quand je suis rentré à la maison après avoir découvert la nature de l'attentat, j'ai juré à ma femme que je n'y avais pas participé. Je n'ai pas menti, je n'étais pas sur le pont avec Eugenio, Angel et Xavier ; quand je les ai rejoints, il était trop tard. J'aurais dû comprendre ce qui se tramait. J'aurais dû sentir le souffle de la vengeance qui s'emparait d'eux. J'aurais pu les raisonner, leur faire comprendre que tuer l'évêque, ce n'était pas la solution, mais sans moi, ce ne sont que des gamins bagarreurs, alors je leur dois la loyauté. C'est pas grand-chose, mais c'est déjà ça.

— Pour vous, tout ça n'est qu'un jeu. Ça vous plaît d'aller faire la bagarre. Ça vous amuse même, peut-être. Des gamins ! Voilà ce que vous êtes : des gamins de vingt-cinq ans. Mais vous avez pensé à nous ? Tu as pensé à moi ? À Aurorín ? Aux parents ? m'a demandé Doro avec calme.

Je suis resté muet. Lâche peut-être.

— Tu dis que tu n'y étais pas ? Alors c'est très simple : va voir les autorités pour tout leur expliquer. Dis-leur où tu étais. Ils verront que tu n'as rien fait, a-t-elle continué. Je peux t'accompagner si tu veux. Ils verront que tu es un homme bien, que tu as une famille et que tu ne peux pas avoir fait... avoir fait... ça.